

MARCEL HOUSER*

L' ADOLESCENCE EN QUESTION

Sont-ils donc tous fous ? Et de quelle folie capable de nous émouvoir, y compris à notre corps défendant ? Ce sont assurément des questions que l'on peut difficilement éviter de se poser lorsqu'on quitte la salle de cinéma, après avoir vu **American beauty**, un film hollywoodien réalisé par un anglais. En déduira-t-on qu'il ne s'agit pas vraiment d'une "auto-critique" de l'Amérique ? Au reste, l'Amérique serait-elle ici seule en cause ? Et ce pays serait-il une exception ? En particulier en ce qui concerne les adolescents ?

J'ai vu la séance en version originale, version que je préfère toujours, et ma réaction à la sortie a été d'abord de me demander si cette première production filmique de Sam Mendes était pessimiste ou optimiste. A vrai dire, je me sentais dans un état affectif étrange, ambigu, difficile à verbaliser. Peut-être aussi vaguement inquiet à l'idée que cette charge explicite (serait-elle caricature ? ou peinture objective ?) tout de même assez troublante de la société américaine et de ses rapports aux adolescents et à l'adolescence en général, nous concernait tous, tant justement ce que j'avais vu à l'écran ne me semblait pas, hélas, totalement inconnu ou étranger. L'on me fit par la

* *Marcel Houser, Psychiatre des Hôpitaux, psychanalyste. Lyon.*

suite observer avec humour que le vent d'ouest souffle souvent, et parfois fortement, dans notre direction.

Mais avant de parler du film lui-même, je voudrais pendant un instant faire état de quelques critiques parues à son sujet - la démarche est toujours instructive - que je me suis amusé à recueillir sur le web. Certaines d'entre elles sont à vrai dire assez étonnantes.

Bien entendu nous trouvons les appréciations habituelles et quasi banales, du genre : « *une comédie originale dans laquelle on ne sait plus si on doit rire ou pleurer* ». Ou bien : « *...vraiment trop étrange. Je pensais aller voir une comédie (le film est effectivement désigné comme tel) mais je n'ai rien trouvé de franchement amusant. Trop bizarre* ». Ou encore : « *... les gens les plus normaux, c'est le couple d'homosexuels* » ou « *...tous plus fous les uns que les autres* »....Mais deux séries de critiques un peu plus élaborées, en même temps que totalement contradictoires et opposées, peuvent aussi être dégagées.

D'un côté on trouve ceci : « *Corrosif, décalé, provoquant et iconoclaste, **American beauty** décape l'Amérique bien-pensante et par là, même, le fameux rêve américain* ». Et un peu plus loin : « *Le film dénonce en fait l'hypocrisie d'une société obsédée par son apparence extérieure de réussite mais rongée de l'intérieur par la frustration, détruisant ainsi un certain American Dream* ». Point de vue que je partage, au moins grosso modo, autant le préciser d'emblée.

A l'opposé, je lis cette analyse qui m'a fait douter d'avoir bien vu le même film : « *Petit film vraiment très plaisant qui évoque les déboires d'une famille ratée de banlieue. Ici tout le monde est plus ou moins givré, et c'est à qui réussira le mieux à s'en sortir sans se soucier du bonheur (ou du malheur) des autres..... [L'adolescente] légèrement excédée (sic !) par ses parents, tente de vivre sans se soucier de leurs querelles.....American beauty est un film drôle, humoristique, qui broie du noir, mais qui nous amuse beaucoup.....Un bon moment à passer avec cette famille qui dresse le portrait d'une société quelque peu en mal d'affection. Si vous avez le temps, attardez vous un moment pour regarder cette beauté américaine* ».

A la lecture de cette interprétation surprenante, je me suis senti atterré de devoir constater qu'on peut "s'amuser beaucoup" à voir de pauvres gens (qui ne sont pas seulement "quelque peu en mal d'affection", mais gravement en manque en la matière) se débattre

comme ils peuvent dans une histoire tragique et qui finit très mal ; et il est aujourd'hui tant d'histoires d'adolescents qui finissent mal. Ne se trouverait-on pas là face à un déplorable effet d'optique produit par une société pervertie et une époque où tout se traite selon les canons d'une économie matérialiste et marchande, où l'affectif, le relationnel, l'émotionnel, sont banalisés voire évacués d'une chiquenaude ou d'une pirouette dénégatrice, où enfin le malheur et la souffrance d'autrui pourraient même n'être plus générateurs de la moindre interrogation humaniste sur l'homme ?

Car enfin qui sont ces pantins malgré eux que l'on nous montre s'agiter en tous sens, à la recherche...de quoi au juste ? On a dit fous, et je ne suis pas le seul à prononcer le mot, mais de quel genre de folie est-il question ? P.C. Racamier, à sa manière toujours subtile, disait à peu près : il y a une grande différence entre un fou et un psychotique. En sachant que le cas particulier des adolescents mérite des éclaircissements sur lesquels je reviendrai. Mais qu'est-ce qu'un fou, me dira-t-on ? Et si souffrance il y a bel et bien, et même si profonde qu'on n'éprouve pas vraiment envie de s'en "amuser", contrairement à ce que vient de nous asséner, non sans quelque suffisance, notre superficiel et réducteur critique, de quelle souffrance pourrait-il s'agir ? Répondre à cette question ne me paraît pas facile.

Nous sommes à mon sens devant un véritable document clinique, la mise en scène d'une sorte de psychodrame permanent dans lequel le rôle que joue chacun est d'une criante vérité psychosociologique. La fiction s'articule ici avec la réalité de manière si crue et si incisive que, par moments, le clinicien pourrait se croire dans son cabinet. A écouter le récit morne et répétitif de ce qui se passe dans le vécu existentiel et dans la tête de tant d'adultes qui ne le sont pas, comme de tant d'adolescents qui demeurent affectivement à l'abandon.

Le décor général est exposé dans les plans d'ensemble du début et de la fin : une banlieue résidentielle à la géométrie rectiligne et vide (les arbres eux-mêmes ne prennent pas une feuille durant l'action, signe d'hiver et de froid permanent), avec des pavillons bourgeois discrètement cossus et identiques. Deux de ces maisons, sélectionnées par la caméra, sont parfaitement conventionnelles, astiquées, "clean", avec des fenêtres sans volets ni rideaux, invite sans doute à l'assouvissement des "*pulsions scopiques*", autrement

dit voyeuristes, de tout le voisinage, à commencer par le jeune vidéaste en chasse de “beauté”.

Et pourtant, dans ce paysage à la vue dégagée, on sent les protagonistes enfermés, prisonniers : moins d'ailleurs d'un conformisme pesant, ou de conditions qu'il est de bon ton ici ou là de qualifier de “sociales”, ou “d'environnementales” selon les poncifs à la mode, que de leur vacuité personnelle, de leur inorganisation mentale interne, marquée au sceau de l'inachèvement et de l'échec, jusqu'à l'implosion violente finale. Une violence primaire d'ailleurs présente partout, du début à la fin de l'histoire, et souvent assortie d'agressivité. Cette violence et cette agressivité apparaissant en fin de compte comme représentatives d'une revendication phallique permanente et désespérée, d'une soif jamais étanchée de reconnaissance de soi par l'autre. On est en plein narcissisme, et même en pleine “maladie” du narcissisme, courante chez tellement d'adolescents.

Traisons brièvement du cas du couple parental de l'une des deux familles en question, couple qui me paraît fonctionner de manière psychotique. Le père, colonel parachutiste à la retraite, fascisant et d'une rigidité de paterfamilias d'un autre âge, aux méthodes éducatives intrusives, se défendant de son homophilie latente par une homophobie manifeste aussi bornée qu'instable et finalement chancelante, semble se situer structurellement dans les eaux de la paranoïa. En témoigneraient en tout cas pour ce qui est des symptômes : côté fonctionnement mental, des éléments d'allure délirante à mécanisme interprétatif, associés, côté comportement, à des passages à l'acte hétéroagressifs d'une impulsivité dépourvue de tout contrôle et particulièrement dangereuse. Quant à la mère, au mutisme quasi autistique, aux attitudes hiératiques d'allure mystique et aux répliques désadaptées et bizarres, elle relève apparemment d'une forme subtile de schizophrénie.

Comment dès lors s'étonner que, dans un tel contexte, évolue un rejeton de fils qui n'a d'autre ressource, pour accéder à un semblant au moins d'autonomie sinon de liberté, que de biaiser, tricher, mentir à tout va, transgresser les ordres de son père en son absence (quitte à se faire tabasser d'importance lorsque le pot-aux-roses est découvert), se droguer et même exercer le “métier” non déclaré de dealer clandestin aux revenus confortables ? Tandis qu'en matière de “sexualité”, il apparaît surtout régressé-fixé au stade d'un

érotisme prégénital de type scopophilique, bloquant l'évolution logique de l'adolescence.

Car il s'agit à l'évidence d'un adolescent, ou plutôt d'un garçon qui ne parvient pas à franchir le pas qui sépare l'enfance de l'âge adulte. La "cour" qu'il fait assidûment à sa jeune et tout aussi adolescente voisine, Jane Burnham, encore que de façon saugrenue et par le truchement protecteur d'un caméscope soi-disant employé à traquer la beauté, ne peut guère nous faire illusion. On ne voit, dans tout cela, pas beaucoup de recherche de l'autre, et pas davantage, en dépit des apparences, de recherche de "l'autre sexe". Nous sommes vraiment en pleine économie narcissique d'adolescent; c'est lui-même, son propre Soi, que poursuit le sujet, dans l'étrange intensité d'un regard scrutateur et énigmatique qui ne peut être trompeur que pour ceux qui lui ressemblent.

De plus, il me paraît particulièrement intéressant et instructif, d'un point de vue clinique, de relever la manière dont ce garçon va s'arranger, avec une habileté qu'on pourrait dire "technique" et quasi machiavélique (au passage, coup de chapeau à Sam Mendes, réalisateur vraiment habile), pour entretenir à son sujet, chez le spectateur, un doute et une perplexité qu'il est pratiquement impossible de clarifier. Je m'explique.

Sous la torture, c'est à dire sous les coups de son colonel de père, notre adolescent reconnaît en hurlant qu'il "tapine", puisque c'est l'aveu que ce père veut obtenir de lui. Mais dit-il la vérité en "avouant" ? Ou veut-il seulement faire cesser les coups ? On ne sait pas vraiment. Dans une autre scène, que le colonel, à son tour voyeur, interprète sans doute faussement comme homoérotique, et où il ne semble qu'échanger des "joints" avec Lester, ne joue-t-il pas en fait, en pleine lumière et devant des fenêtres non occultées, un jeu exhibitionniste très ambigu et particulièrement provocateur, comme s'il était parfaitement conscient que son père est en train de les regarder, Lester et lui ? Qu'est-ce qui est vrai, sinon du contenu manifeste de la scène, du moins du sens latent qu'on peut y déceler ?

Passons aux deux jeunes filles. Et d'abord à cette pulpeuse et allumeuse Lolita (Angela est son prénom), trop jolie et qui le sait. Elle semble n'avoir ni père ni mère - du moins au sens de mai 68 - et vient à tout bout de champ dormir chez sa copine, à qui elle raconte en détail ses pseudo-conquêtes. Elle sait tout, laisse-t-elle entendre, des relations homme-femme, a réponse à tout, roule des hanches et ondule

du buste, se donnant à voir comme la pire des dévergondées et fort expérimentée, alors qu'elle serait vierge.

Elle est à la fois touchante et tête-à-claques, et ne s'effondre en larmes que si on se permet de la juger banale, ce qui, pour elle, représente une grave attaque de sa self-estime. On la prendrait sur ses genoux.....pour faire "à dada" bien sûr. Une petite fille donc, immature et narcissique, comme une préadolescente. On n'oserait pas ajouter "sans cervelle" car il lui arrive de se montrer perspicace, par exemple en percevant assez finement que son amie Jane ne fait que "se croire" amoureuse. Mais cette observation n'est-elle pas en même temps quelque peu projective ? N'est-ce pas aussi elle-même, midinette uniquement préoccupée de son charme séducteur et peu capable d'un amour hétérocentré authentique, qu'elle décrit ainsi sans le savoir ?

Et de quel type est sa relation avec Jane ? Ne peut-on relever là encore un certain homoérotisme affectif dans cette recherche d'une autre, semblable, d'un double avec lequel se mesurer, se comparer ? Un observateur superficiel la considérerait sans doute comme étant en rivalité œdipienne avec son amie, en quoi il se tromperait lourdement. Il paraît en effet assez évident que sa libido n'est pas encore dirigée vers un véritable objet d'amour, au sens où S. Freud entendait définir la libido dite "objectale", mais, dans un mouvement auto-centré, réfléchi sur son Soi, appliquée à simplement jauger ses capacités séductrices, le père de la copine étant en l'occurrence un "objet" de nature purement fonctionnelle et utilisé comme tel. Rivaliser donc, mais sur un mode essentiellement narcissique, et non pas dans le cadre d'une véritable triangulation génitale. Ce qui n'empêche nullement Lester Burnham, la quarantaine sonnée, de la voir, dans ses fantasmes, sensuellement dénudée dans un bain mouvant de pétales de roses fraîches. Baignoire ou lit, c'est tout un.

Ces pétales semblent par ailleurs symboliser le désir ardent (narcissique ?) vers la beauté, et contrastent avec les roses sur tiges du jardin, coupées par la femme, qui peuvent témoigner quant à elles d'un désir refroidi et conventionnel, pour ne pas dire absent. Car il est un point - toujours sous l'angle clinique - qui me paraît des plus intéressant à discuter. Les critiques, unanimes, s'accordent à considérer Lester comme se masturbant (et nul ne manque à insister sur cette pratique, comme si elle résumait à elle seule la quasi totalité d'un portrait) PARCE QUE frustré ; ou encore, ce qui revient au même, « à défaut d'autre chose », écrit-on. Mais personne n'a la curiosité de tenter d'inverser la proposition, de se demander si l'auto-

érotisme masturbatoire de cet homme faible, passif, peu conquérant, hypoviril, n'est pas plutôt primaire, conforme à un choix, une préférence régressive, et non la conséquence d'une frustration. Après tout et simplement dit, que n'a-t-il lui-même une maîtresse ? Ou pourquoi ne divorce-t-il pas ?

Nul non plus ne met en cause chez lui une pseudo-sexualité, car il ne s'agit bien évidemment pas de sexualité vraie, vaguement mobilisée, et au prix de quelle peur, par une tentative - qui ne peut qu'avorter, ce qui est ici tout à fait dans la logique de l'action - de déplacement simili-incestueux de sa fille à la copine. Et ce sera aussi un des acteurs du film - le colonel - qui s'étonnera : « votre femme est avec son amant, et ça ne vous dérange pas ? ». On ne peut mieux traduire l'absence de triangulation génitale vraie. Une telle "sexualité" est bien problématique, son développement a subi des avatars, est resté en panne quelque part et de quelque façon. On remarquera au passage que ce n'est pas la fille qui se montrerait "fixée" à son père, mais bien l'inverse.

Va-t-on découvrir une structure bien différente chez la femme, l'épouse ? Je crains hélas que non. Quelqu'un décrit Annette Bening comme « terriblement sexy », sans préciser s'il s'agit pour ce critique de l'actrice, ou du personnage qu'elle incarne. Pour m'en tenir à ce dernier, je me contenterai d'indiquer que, semblablement, je sens cette femme plus narcissique que véritablement sexualisée. Aux prises, semble-t-il, avec la fameuse "névrose de la ménagère", hyperordonnée, battante, d'un autoritarisme cassant et souvent agaçant, décrétant tout de sa seule initiative, y compris par exemple la vente de la maison (rien que ça !), elle paraît bien être l'homme de la famille, et même un "homme" comme on n'en tolère plus guère aujourd'hui, du moins dans nos sociétés. On ne croit guère au "bonheur" que lui apporterait sa liaison, d'où toute passion semble exclue, avec ce bellâtre falot au sourire émail diamant, roi de l'immobilier passé maître en matière d'auto-persuasion, et -personnalité "comme si" ou "faux Self" comme on voudra - qui enseigne l'art ambigu de réussir en affichant l'apparence de la réussite. On ne sent dans cette liaison pas la moindre tendresse ni même de plaisir autre que narcissique toujours.

Reste Jane, malheureuse adolescente au regard triste, peu et rarement souriante, en marge, comme son copain, d'un milieu familial où elle étouffe et qu'elle rejette, affectivement très en manque, par

dessus tout émouvante dans sa quémante d'un père, sinon idéal du moins authentique, qu'elle n'aura jamais. Elle surtout nous touche dans cette histoire. On se prend à rêver de son avenir, et, même si l'on sait bien qu'il ne faut jamais désespérer devant un ou une adolescente encore en crise, on ne peut s'empêcher de se demander dans quel choix masochiste elle est plus ou moins en train de s'engager à la fin. Quel rêve poursuit-elle, qui comporte le risque d'être profondément illusoire et dont elle pourrait bien se réveiller plus meurtrie encore qu'auparavant ?

Doit-on la croire vraiment inquiétante au su de fantasmes parricides qu'elle finit par dénier (« est-ce que tu savais que je rigolais ? ») dans le flash-back qui termine le film ? On n'est toujours sûr de rien. Ce qui est certain par contre c'est qu'elle déteste non seulement son père, qu'elle ressent à juste titre comme foncièrement "absent" dans sa fonction paternelle auprès d'elle, mais également sa mère, dont elle juge le comportement tout en surface et le manque d'attention ou de proximité à son égard avec une lucidité froide, sans concession, quasi douloureusement derrière la violence verbale de la révolte. Au bout du compte elle apparaît comme une pauvre enfant laissée à elle-même, et pour tout dire objectivement abandonnée, ne pouvant assumer son adolescence.

Seul moment où, à mon sens, l'on respire un peu plus à l'aise dans ce film, celui où, avec elle et son copain, le spectateur se laisse fasciner par la poésie tendre et le lyrisme simple de ce très beau plan prolongé où un banal sac de plastique danse longuement dans le vent, face à un grand mur et à la verticale d'une ronde de feuilles mortes au sol. On ne voit pas les deux adolescents, présentés ici comme amoureux, ils sont au milieu de nous, on pourrait, avec un optimisme même un peu forcé, les imaginer enlacés. Lueur d'espoir malgré tout, légèreté, beauté, la seule qui ne soit pas suspecte ?.....

Ainsi donc, j'ai cru voir dans cette mise en scène remarquable et dramatique la représentation : d'une part, et traitées de façon originale et actualisée, des difficultés affectives et relationnelles inhérentes à l'adolescence de tous les temps et très probablement aussi de tous les pays ainsi que de tous les milieux sociaux ; d'autre part de ce qu'il faut bien, je pense, appeler une "crise de la parentalité", celle-ci de nature plus conjoncturelle peut-être, c'est à dire davantage à envisager dans un contexte historique et relatif à notre époque.

Certes il n'a jamais été simple ni facile d'être parent, et en particulier au moment de l'adolescence des enfants. Et il est devenu banal de rappeler ce que Freud en laissait entendre avec perspicacité, en considérant qu'à ses yeux trois "métiers" lui paraissaient impossibles, je cite de mémoire sans me souvenir de l'ordre qu'il donnait : homme d'Etat, parent et psychanalyste. Quoiqu'il en soit de la boutade, elle nous rappelle s'il le fallait que la psychanalyse, qui n'est pas une panacée ni n'a réponse à tout, a pour objet les données psychoaffectives concrètes de l'être humain ; ce n'est pas une philosophie.

Partant, et s'agirait-il d'une lapalissade, la psychanalyse ne peut travailler que sur les matériaux qui se présentent à elle. Or il semble avéré que les parents d'il y a cent ans, qui, entre autres, amenaient Freud à élaborer sa fameuse théorie de la séduction, puis à faire assez rapidement marche arrière en abandonnant sa "neurotica" comme il disait, n'étaient pas, il s'en faut, ce qu'ils sont devenus aujourd'hui. C'est qu'au cours de ce siècle un événement majeur est survenu : plus important sans doute que celui de la puissance atomique, des antibiotiques, de l'électronique, voire de la psychanalyse (?)...la découverte de... "la pilule", autrement dit de la possibilité, pour l'humanité, d'accéder à la maîtrise virtuelle absolue (je dis bien virtuelle, la mise en pratique reste une autre affaire) de la procréation, et cela dès l'éclosion pubertaire et l'adolescence. Voilà qui bouleverse assurément de fond en comble non seulement la "sexualité" humaine au sens général du terme, mais encore tout ce qui caractérisait, d'une façon que l'on croyait plus ou moins innée, structurelle et immuable, les rapports entre les sexes ; de même sans doute, et sur un autre plan, que les rapports intergénérationnels entre les adolescents et leurs parents, ou ceux qui en tiennent lieu.

Le film montre deux familles (peut-être trois, on ne sait si la copine de Jane est fille unique ou non), avec un seul enfant. Et force est bien, en dehors de tout jugement, de constater qu'en Europe, les familles nombreuses d'autrefois ont quasiment disparu. Preuve statistique patente de la possibilité **technique** actuelle d'une réelle maîtrise de la fécondité. Mais voilà qui n'apprend rien sur le **désir d'enfant**, à quoi s'intéresse davantage la psychanalyse, et qui n'est bien évidemment pas d'ordre quantitatif. Une des questions que se pose un psychanalyste pourrait donc être la suivante : qu'est-ce qui pousse aujourd'hui un couple à "vouloir" un enfant ? Manière de se demander, en poursuivant quelque peu l'analyse du film, pourquoi

Jane, cette adolescente qui n'a pas eu la chance d'avoir des frères et sœur, a été engendrée par les parents que l'on sait.

Tout en évitant de tomber dans un pessimisme geignard ou de convention, on ne peut méconnaître que, au delà de raisons apparemment objectives mais masquant mal des formations réactionnelles subtiles, l'enfant, dans des cas qui semblent de nos jours se multiplier, devient volontiers représentatif d'une véritable valeur "marchande", ou de consommation, même si le "marché" en question est d'ordre plus affectif que matériel. On rencontre en effet de plus en plus souvent des parents (et ceux du film en sont une illustration typique) à l'assiette affective mal assurée dans leur propre adolescence, dont le sentiment de complétude narcissique, notamment, est gravement défaillant, et qui voient leur enfant non comme un objet d'amour véritable, à considérer pour lui-même avec prise en compte réelle et authentique de ses besoins propres, mais comme un "objet" tout court, fonctionnel et substitutif comme le serait un animal de compagnie ou peu s'en faut, en tout cas une sorte de prothèse réparatrice destinée à combler leur propre vide, leur béance, ou à "béquiller" leur insuffisance.

Nombreux sont ceux déjà qui ont cherché à donner à cette "crise de la parentalité", comme je viens de l'appeler, des explications que je cite dans le désordre : affaiblissement progressif de l'autorité ; hyperconsommation, créatrice de néo-besoins facteurs à leur tour d'intolérance à toute frustration ; éclatement de la famille traditionnelle ; travail de la femme à l'extérieur ; conflits de plus en plus prononcés entre la famille et l'école ; mépris de la loi et de ses représentants ; disparition relative de la sanction et de sa proportionnalité par rapport à la faute ; insécurité grandissante dans le domaine de la self-estime avec irrespect majeur du narcissisme de l'autre etc. Mais s'agit-il là de causes ? Et pas plutôt de témoins, de manifestations d'un phénomène psychosociologique qui, de générations en transmissions, font de sujets gravement carencés dans leur enfance et leur adolescence, des adultes qui deviendront eux-mêmes à l'origine de carences affectives non moins graves auprès de leur progéniture ?

Autrement dit, les "insuffisances" des parents d'aujourd'hui ne sauraient sans doute être recherchées et découvertes dans des conditions environnementales et sociales purement **extérieures**, changeantes et contingentes. Il est plus logique d'incriminer l'"instructure", l'inorganisation foncière, aboutissement inévitable et fâcheux d'un développement psychoaffectif gravement perturbé, en

particulier parce que l'enfant, faire-valoir narcissique des parents et principalement cela, a été laissé à lui-même et en fait positivement abandonné. Tel semble être en tout cas l'argument central, ou du moins majeur, du film que je viens de prendre pour illustration de mon propos.

Il ne s'agit pas bien entendu de **culpabiliser** inutilement les parents : il n'en est aucun au monde à pouvoir s'inventer autrement qu'il n'est, ni à réaliser, dans son rôle de parent, autre chose que ce qu'il sait faire. Il ne s'agit pas non plus d'épouser les tendances volontiers projectives de tout adolescent, lequel, dans sa révolte obligée et sa nécessaire volonté de conquête de l'autonomie, accuse souvent ses parents d'être à l'origine de tous ses maux, et la seule cause de ce qu'il peut ressentir en lui de négatif. Ce que le film aurait peut-être tendance à faire, de façon discutable, en incitant le spectateur à prendre parti **pour** les adolescents et **contre** les parents.

Il reste, et on peut le rappeler en quelques mots, que l'adolescence est une phase de l'évolution qui n'est ni solitaire (car elle se déroule en particulier face à des parents, réellement ou symboliquement ou imaginativement présents), ni facile, ni même courte puisque ce temps de transition, incluant la persistance d'une dépendance économique aux adultes, s'est même de nos jours beaucoup allongé par rapport à un passé relativement récent. Ce qui n'est d'ailleurs pas sans entraîner des conséquences affectives particulières sinon spécifiques. L'adolescence, dans son aspect affectif et relationnel (la puberté représentant le versant somatique de cette période), est toujours une **crise**, au cours de laquelle on observe une reviviscence pulsionnelle massive, brutale, sinon quelquefois dramatique, par ré- et suractivation de la libido aussi bien narcissique qu'objectale.

Le développement sexuel reprend, ou semble reprendre, au point où il en était resté au moment de la mise en latence du complexe d'Œdipe, et il subit alors une accélération majeure, ce que personne n'ignore. Mais ce que l'on a tendance à méconnaître, ou du moins à minimiser, c'est, associée à cette formidable et parfois bruyante nouvelle poussée œdipienne, une crise non moins massive de type narcissique et identificatoire, avec notamment des doutes angoissants sur l'authenticité de soi, du corps, du sexe, réalisant un nouveau "stade du miroir" et caractérisant le fameux "âge ingrat". C'est alors que pourront apparaître, même en dehors de tout contexte psychotique, des sentiments d'étrangeté et de bizarrerie, des inquiétudes peu justifiées objectivement, concernant notamment l'identité, primaire ou sexuée.

Ce qui m'amène à réitérer mon interrogation inaugurale, et à citer à nouveau le regretté P.C. Racamier pour qui, disait-il, existent deux "psychoses physiologiques" (autrement dit qui n'en sont pas) : l'adolescence et la grossesse. Façon de dire avec élégance et très pertinemment que l'adolescence est bien une sorte de "folie" mais transitoire et parfaitement naturelle dans la diachronie évolutive.

Le choix de nouveaux objets libidinaux jouera également un rôle considérable au cours de l'adolescence. On sait par exemple que l'adolescent s'attache volontiers, et de manière plus ou moins compulsive, à des êtres soit de même âge, soit plus âgés, dans ce cas véritables substituts parentaux. Anna Freud dit à ce propos que l'adolescent « *régresse de l'amour objectal au narcissisme* », ce qui est évoquer les hésitations, atermoiements et variations des choix d'objet à cette période de la vie. C'est ainsi, entre autres, que la question reste posée de savoir si, de manière généralisée et constante, l'émergence forte, et fortement indexée, d'un homoérotisme au moins latent, sans réalisation forcément explicite, n'est pas spécifique de toute adolescence, dont elle ferait quasi obligatoirement partie, témoignant seulement de la solidité de l'identification parentale que l'adolescent cherche à dissoudre. En tout cas ces fixations amoureuses des adolescents, passagères, souvent abandonnées rapidement, ne représentent pas réellement des relations objectales, mais plutôt des mouvements identificatoires, dominés par un effort pour se raccrocher au monde extérieur sur un mode narcissique.

Selon, dans l'occurrence, que l'adolescent pourra compter, face à lui et à ses problèmes, sur un couple parental solide, pas trop angoissé, adulte c'est à dire avec un narcissisme bien intégré, il sera mieux épaulé pour traverser la crise avec les meilleures chances de bonheur et de réussite. Que par contre, comme ce qui se passe dans le film, les parents soient eux-mêmes en proie à des difficultés réelles et profondes, et voilà que la crise d'adolescence des enfants sera d'un vécu plus problématique et l'issue heureuse beaucoup moins assurée.

Il me paraît en tout cas impossible d'envisager la crise de l'adolescence dans toutes ses dimensions autrement qu'en incluant dans l'objet de la recherche la perspective de l'échange affectif et relationnel existant entre l'adolescent (e) et ses parents (ou leurs substituts). La néo-survenue régressive et contemporaine, peut-être conjoncturelle et transitoire - on voudrait l'espérer - d'une "crise de la parentalité", vient doubler en miroir celle, plus structurelle, de la

“filialité”, et aggrave sans doute les choses pour les adolescents de notre époque. En tout cas elle les rend plus complexes et problématiques.

Telles sont les réflexions que m’a suggérées ce film très dérangeant. Sous couvert d’un certain humour plus ou moins noir, assorti d’ironie et d’un esprit parfois moqueur - il arrive qu’il nous fasse rire ou du moins sourire - *American beauty* m’a paru porteur d’un message des plus sérieux. Message à vrai dire assez peu “amusant”, et obligeant plutôt à un regard pensif et grave sur des traverses et des périls majeurs de notre temps, pour les adolescents d’aujourd’hui comme pour leurs parents qui n’ont pas pu régler en temps voulu les dilemmes narcissisme/objectalité de leur propre adolescence non résolue.